

Rosie Lafontaine

Le Canada chanté

DU MÊME AUTEUR

Mélodies poétiques, poésies, avec une préface de REMI TREMBLAY. Montréal, 1893, 1 vol. in-12 (épuisé).

Femmes rêvées, poésies, avec une préface de LOUIS FRÉCHETTE. Illustrations de GEORGES DELFOSSE. Montréal, 1899, 1 vol. format de la *Collection Guillaume* . . . . 35 c.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Le Terroir, deuxième livre du CANADA CHANTÉ. Publié par souscription (25 cts). S'adresser à l'auteur, 22 est, rue Notre-Dame, Montréal.

ALBERT FERLAND

De l'École littéraire
de Montréal

Le Canada chanté

LIVRE PREMIER

Les Horizons

Illustrations de l'auteur

PREMIER MILLE



MONTRÉAL
DÉOM FRÈRE, ÉDITEURS
47 est, rue Sainte-Catherine

1908



AU CANADA

Je te paie en chansons,
—Tel les oiseaux farouches
L'usage des buissons,
Des clochers et des souches—
Ce que tu m'as donné,
Pays, où je suis né.

A. F.

LES HORIZONS

Le Canada est la terre des lacs immenses, des forêts vierges, des neiges sans fin. Son fleuve est le roi des fleuves. Ses plaines sont sans bornes. Il touche au pôle inerte et à l'Amérique grouillante ; à l'ouest son océan va jusqu'à l'Asie. Il offre généreusement ses terres neuves aux mondes à l'étroit, et l'avenir est à lui. L'avenir est à lui, et cependant, comme un bon génie, il garde le trésor des traditions d'un pays plus vieux appelé la France. Que dis-je, avec ses restes de races primitives, il nous reporte aux âges ténébreux qui n'ont pas d'histoire. Pour l'esprit comme pour les yeux, le Canada est le pays aux larges horizons.

L'abbé Félix Klein.



Prière des Bois au Nord

Isa ichien a8etti sk8aata8an d'a8ah8atsia.

JOSEPH CHI8ATENH8A. Prière.

Toi tu nous as tous pour créatures en notre famille

O Toi qui nous as mis sans nombre à l horizon,
De soleil altérés, de terre vierge avides,
Sois béni! le matin blanchit les Laurentides,
Se révèle au pays de l'ours et du bison,
O Toi qui nous as mis sans nombre à l'horizon!

Sois béni dans la paix des vertes solitudes
Où les bois, nos aïeux, se sont enracinés,
Où les pruches, les pins et les cèdres sont nés,
Dédaigneux de l'assaut tenace des vents rudes,
Sois béni dans la paix des vertes solitudes !

A Toi, qui nous as faits, l'hommage des sapins,
Immobiles rêveurs groupés dans la savane,
Arbres noirs, dont jamais le rameau ne se fane,
Quand l'automne fait choir l'orgueil des bois chagrins,
A Toi, qui nous as faits, l'hommage des sapins !

A Toi, qui nous as faits, l'hommage des érables,
Des érables pourprés et des érables d'or,
Dont les feuilles, mourant des morsures du nord,
Se parent pour l'adieu de teintes innombrables,
A Toi, qui nous as faits, l'hommage des érables !

A Toi, qui nous as faits, l'hommage des bouleaux,
Si menus et si blancs parmi les souches grises,
Bouleaux sveltes, bouleaux tremblant aux moindres brises,
D'une grêle blancheur éclairant les ruisseaux,
A Toi, qui nous as faits, l'hommage des bouleaux !

Sois loué, Toi qui fais le cèdre aux branches fines,
Les cèdres pleins d'odeur, amis des fonds bourbeux,
Les cèdres effilés, penchés sur les lacs bleus,
Et les hêtres fourchus, amoureux des collines,
Sois loué, Toi qui fais le cèdre aux branches fines !

Sois loué, Toi qui fais le pin sombre et géant,
Le pin vêtu de nuit, conquérant des falaises,
Les saules tourmentés, les ifs et les mélèzes,
Le tremble au vert léger, le frêne au bois pliant,
Sois loué, Toi qui fais le pin sombre et géant !

Sois loué, Toi qui fais la noblesse des ormes,
Les chênes coutumiers de régner sur les monts,
Les premiers honorés du feu des jours féconds,
Les derniers dont le soir désembellit les formes,
Sois loué, Toi qui fais la noblesse des ormes !

Gloire à Toi ! les grands bois ont conquis l'horizon,
De soleil altérés, de terre vierge avides,
Sans fin leur multitude emplit les Laurentides,
Propice au rêve obscur de l'ours et du bison,
Gloire à Toi ! les grands bois ont conquis l'horizon !



MONTRÉAL



CARTIER À HOCHELAGA

Oseraké [1]

AUX IROQUOIS DE KAHNAWAKE

> ... Les sauvages la nomment (l'île de Montréal) *minitik 8ten entag8-giban*, l'île où il y avait une ville ou une bourgade; les guerres en ont banny les abitans.
>
> LE P. VIMONT. *Relations.*

Montréal, où, le soir, l'ombre du mont se porte,
Où dorment les coteaux qu'un faubourg a masqués,
Jadis, les Algonquins chasseurs ont bivaqué
Et, plus lointaine encore, une patrie est morte.

Là, disaient les vieux, ronde et n'ayant qu'une porte,
Près du LADAUANNA [2] régnait OSERAKÉ,
Ville célèbre, au peuple fier, aux toits arqués,
Qu'une enceinte de pieux d'érable faisait forte.

Sur ces foyers éteints, toi, tu chantes. Ta voix,
Pourtant je l'entends moins que les bruits d'autrefois,
Quand les AGOUHANNAS se lèvent dans mon rêve.

Alors fuit ton image, et du sein des maïs,
Sur les côtes, parmi les chênes, vers la grève,
L'âme iroquoise pleure et me dit son pays.

Montréal 28 février 1907.



Patrie

AUX CANADIENNES

Si vous saviez comme elle est belle et grande ma patrie!
MADELEINE *Premier Péché.*

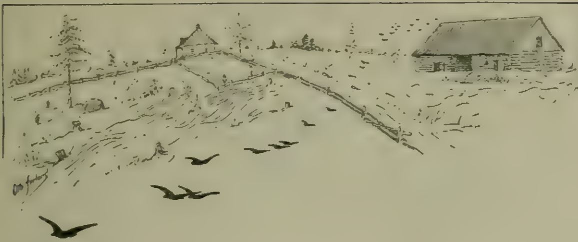
Canada! Canada! terre immense et féconde,
Nouvelle Gaule assise au nord du Nouveau Monde,
Héroïque pays d'espérance et d'honneur,
Sol vierge, caps géants, Mille-Iles, flots limpides,
Généreuse nature, altières Laurentides,
Où l'érable sans fin déroule sa splendeur !

Canada! Canada! toi que le ciel protège,
Toi qui, sous ton manteau de verdure ou de neige,
Dans l'ombre de tes bois verdoyants ou jaunis,
Sur les bords de ton fleuve aux grandes eaux sereines,
Du sommet de tes monts et du sein de tes plaines,
Es pour le Canadien le plus beau des pays !

Gloire à Toi! nous t'aimons et l'étranger t'admire!
Gloire à toi, Saint-Laurent dont je ne saurais dire
La beauté sans amour, ni le nom sans fierté!
Qu'à jamais, fleuve aimé, tes rives nous soient chères,
Et rappellent toujours que le sang de nos pères
S'épancha pour ta gloire et pour ta liberté!

1895.





Retour des Corneilles

> **Corbeaux et corneilles sont des astronomes intelligibles. Quand on les voit envahir les campagnes, surgissant on ne sait d'où, les sucriers se disent: Aux cabanes! Voici les sucres ! Et de partout on gagne la forêt. (3)**

Entends-tu, paysan, la chanson des corneilles,
Du sein du gouffre bleu saluant ton pays ?
Leur retour fait chanter la mémoire des vieilles,
Évoquant les soleils des printemps de jadis.

Sais-tu ce qu'il promet le cri de la corneille
Inclinant son vol noir vers la cime des pins ?
Les vieillards sur le seuil iront prêter l'oreille,
Et diront à leurs fils: Les beaux jours sont prochains !

Il est rude, dis-tu, le chant que la corneille
Vient aux matins d'avril vanner au fond des bois ;
Mais chez toi, paysan, combien d'espoir s'éveille
Quand l'âme des semeurs est pleine de sa voix !

Écoute, paysan, la chanson des corneilles,
Du sein du gouffre bleu saluant ton pays ;
Leur retour fait chanter la mémoire des vieilles,
Évoquant les splendeurs des printemps de jadis.

Mars 1904.



Terre nouvelle

Le sol s'étend grisâtre où l'on fera des gerbes.

HECTOR DEMERS.

Lorsque le blanc Hiver, aux jours tièdes mêlé,
Recule vers le Nord de montagne en montagne,
La gaité du semeur envahit la campagne,
Et du sein des greniers renaît l'âme du blé.

Ennui de mars, espoir d'avril, attente et rêve !
C'est avant les bourgeons et les proches labours
L'inquiétude exquise et sourde des amours,
C'est dans l'arbre vivant la marche de la sève.

C'est ton œuvre, soleil, créateur des matins,
Semeur de jours, passant du souverain abîme,
Toi qui, majestueux, vas ton chemin sublime,
Jetant un printemps neuf sur nos printemps éteints.

C'est pour t'aimer, soleil, et vivre ta lumière,
Que le semeur ainsi t'accueille à l'horizon,
Que le blé, prisonnier dans sa blanche maison,
Dès les aubes d'avril redemande la terre !

Mars 1906.



Arbres blancs

O vous, mes arbres blancs, issus de la colline,
Si vous savez lointain l'Hiver plus blanc que vous,
Le long de mars enfuit, languide dans l'air doux,
Pourquoi nul bourgeon neuf encor ne se dessine
A vos branches, bouleaux jaillis de la colline ?

Frêles, sans nombre, et tous penchés, mes chers bouleaux,
Vous qu'avril a pourtant baignés de clartés franches,
Pensifs, qu'attendez-vous pour reverdir vos branches,
Et, chantant, recevoir vos amis les oiseaux ?
C'est paresse et langueur de la part des bouleaux !

Beaux arbres, pressez-vous d'avoir la beauté verte
Que l'on sait familière à vos troncs éclatants,
Connaissez la colline, et, sans trève, à ses flancs
Puisez large la vie, autant qu'elle est offerte
A vous, bois dévêtus de votre robe verte.

Bouleaux, le savez-vous qu'au jour trentième, avril,
Vers le soir, agonise entre vos formes blanches ?
Pour lui chanter l'adieu, sans feuilles sont vos branches !
Rien du ciel, ni du sol ne vous l'annonce-t-il,
Comme à nous, chers bouleaux, qu'il agonise, avril !

Ses matins levés prompts au versant de la terre
N'ont-ils pas, trente fois, d'un geste lumineux,
Aux airs enténébrés commandé d'être bleus ?
Bouleaux, n'ont-ils pas dit : Voici de la lumière,
Verdissez, verdissez, tous les bois de la terre !

Bouleaux sans nombre et tous penchés, mes chers bouleaux,
Vous avez négligé d'avoir vos branches vertes,
Et les oiseaux entre eux diront : Sont-ils inertes,
Ces arbres sans souci du plaisir des oiseaux !...
Pour les faiseurs de nids soyez verts, les bouleaux !

Sur le Mont-Royal
30 avril 1905.



Soir de Juin à Longueuil

A GERMAIN BEAULIEU

Viens dans le mystère ému des longs soirs.
EDMOND HARAUCOURT.

Longueuil, au chant menu des grenouilles, s'endort.
La gloire des prés verts s'éteint dans l'ombre grise.
L'azur meurt. S'effilant, le clocher de l'église,
Au trouble crépuscule a perdu son coq d'or.

Les toits sont bruns. Déjà, vers l'ouest, se devine
Une étroite lueur, au delà des pignons.
Et l'on songe qu'au loin, touchant les flots profonds,
Montréal dans la nuit montante s'illumine.

C'est l'heure où l'air venu des jardins assombris
Essaime des parfums sur le passant qui rêve,
La brise fête ceux qui marchent vers la grève,
Laissant leur âme errer sur les pruniers fleuris.

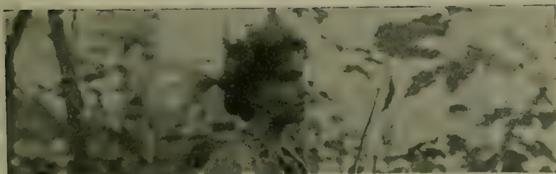
Veilleur, c'est l'instant cher!... Que le chemin te mène
Où la nuit brusquement s'étoile de fanaux,
Où, par delà les quais, la danse des canots,
S'aperçoit le profil de la cité prochaine.

Là, dans le décor féerique des soirs d'été,
La ville, que jadis rêva De Maisonneuve,
Lumineuse, rayant de longs reflets le fleuve,
Au lointain regardeur révèle sa beauté.

Ses feux tissent dans l'ombre une dentelle claire,
Dont chaque point d'argent sur l'eau vacille et luit:
D'éclatants nénuphars semblent peupler la nuit,
Berçant au sein des flots leurs tiges de lumière.

Longueuil, juin 1907.


Poésie des Feuilles
AT



A. F.

Poésie des Feuilles

A. M. CASIMIR HÉBERT

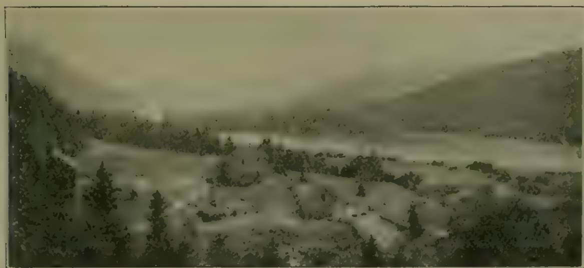
> Doucement, au couchant, avec des brins de laine
> Perdus, au soleil d'or, tournent des feuilles d'or.
>
> LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Splendeur des bois de mon pays,
Vous toutes les feuilles que j'aime,
Et dont le Nord clôt le poème,
Lorsque sont mûrs les blonds maïs,
Combien nombreuses, les jours gris,
Dans les sentiers le vent vous sème,
Vous toutes les feuilles que j'aime,
Splendeur des bois de mon pays !

Vous n'êtes plus l'orgueil des chênes,
Des érables et des bouleaux,
Qui chantèrent le long des eaux
Et dans le clair lointain des plaines.
Mon âme, ô feuilles, sent vos peines,
Et suit vos deuils sur les coteaux,
Pleurant la grâce des bouleaux
Et le hautain regret des chênes.

Vous étiez la gloire de juin,
Le frais manteau des forêts vertes,
O feuilles, qui tombez inertes,
Comme un oiseau blessé soudain,
Vos tons de rouille et de tanin
Affligent les routes désertes,
Manteau souillé des forêts vertes,
Feuilles mortes, gloire de juin !

Montréal, novembre 1902.



MATAPÉDIA. D'APRÈS F.-L. DAVID

La Terre canadienne

À LOUIS FRÉCHETTE

> Il est sous le soleil un sol unique au monde.
>
> OCTAVE CRÉMAZIE.

Le sais-tu, Canadien, qu'il est beau ton pays,
Battu des mers, immense, et que le Nord regarde ?
En vain, à l'horizon ta fierté se hasarde
A suivre et voir mourir au loin les monts bleuis.
En vain, sous le ciel haut, de lacs et d'arbres pleines,
S'enfoncent les forêts et se perdent les plaines,
C'est toujours devant toi le sol de ton pays !

Quand mai hausse le ciel, qu'au sein des champs verdis,
Feuille à feuille, apparaît l'image des érables,
Quand s'accroît la splendeur de nos bois innombrables,
Et que les framboisiers frangent les chemins gris,
Ton amour, Canadien, dont la main large sème,
Répond-il aux grandeurs de ce vaste poème,
Majesté de la terre, âme de ton pays?

Quand le long des jours bleus baignant les prés fleuris
Se révèle l'amour du sol que tu travailles,
Quand ton œil attentif au progrès des semailles
Voit poindre aux feux d'été l'or des grains infinis,
Frère, sais-tu pourquoi, dans les terres profondes,
Parfois, longeant les blés et les avoines blondes,
L'étranger, si longtemps, regarde ton pays ?

Quand le tiède septembre aux semeurs de maïs
Annonce le retour des automnes divines,
Quand le feuillage clair du bouleau des collines
Se mêle aux tons sanglants des érables rougis,
O dis-moi si les bois dont la gloire s'achève,
Pleins du charme automnal, n'ont pas bercé ton rêve,
Si tu n'as pas, poète, adoré ton pays ?

1906.

NOTES

NOTES

1

OSERAKÉ était une ville indienne, sise au milieu d'une belle campagne découverte et semée de maïs, s'étendant au sud-est et proche du Mont-Royal. Le nom d'OSERAKÉ, d'après M. l'abbé J.-A. Cuoq, savant philologue, vient de l'iroquois OSERA, chaussée de castor. Par corruption on a dit : Ochelaga, Hochelage et Hochelaga.

Jacques Cartier, accompagné de MM. de Pontbriand, de la Pommeraye, de Goyelle et de vingt mariniers, visita ce pays le troisième jour d'octobre 1535. Après avoir admiré les forêts vierges que traversait la route conduisant à la ville iroquoise, noté aussi la richesse de la terre qu'il trouva pleine de chênes et couverte de glands, car c'était l'automne, le célèbre capitaine décrit comme suit OSERAKÉ :

"Ce fait, marchâmes plus outre; et environ demi-lieu de là, commençâmes à trouver les terres labourées et belles grandes campagnes pleines de blé de leur terre, qui est comme mil de Brésil, aussi gros ou plus que pois, de quoi vivent ainsi, comme nous faisons de froment; et au parmi d'icelles campagnes est située la ville de Hochelaga, près et joignant une montagne qui est à l'entour d'icelle, labourée et fort fertile, de dessus laquelle on voit fort loin. Nous nommâmes la dite montagne le Mont-Royal.

"La dite ville est toute ronde et close de bois à trois rangs en façon de pyramide, croisés par le haut, ayant la rangée du parmi en façon de lignes perpendiculaires; puis rangée de bois couchés de long, bien joints et cousus à leur mode, et est de hauteur environ deux lances; n'y a en icelle ville qu'une porte et entrée qui ferme à barre."

